

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 109 (1964)
Heft: 6

Artikel: Plaidoyer pour les jeunes
Autor: Bach, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Plaidoyer pour les jeunes

Un quotidien romand a résumé, voici quelque temps, les résultats d'une enquête menée en France chez les jeunes. Ces résultats, nous les connaissions à quelques nuances près. Des sondages d'opinion faits en Suisse avaient déjà fourni des données assez semblables. Et tout récemment encore, une synthèse des observations faites pendant les examens pédagogiques des recrues laissait apparaître une image des jeunes déroutante, certes, mais non inattendue. En bref, cette jeunesse qu'on se représente traditionnellement idéaliste, tumultueuse et un peu anarchisante, ne l'est guère en réalité. Tout au contraire, elle semble éprise d'ordre, exclusivement pratique et immodérément conformiste. Aussi bien, dans une Europe policée où l'individu de sens rassis ne court de risques physiques que ceux de la circulation, et où les autres se font rares, la génération montante se prépare à affronter l'existence, la prudence au front, toute bardée de contrats d'assurances.

Au lieu de lui faire de vains reproches, efforçons-nous de saisir les raisons de cette mutation surprenante. Elles tiennent pour une large part aux transformations qu'a subi le cadre même de son existence. Obligée dès l'âge tendre de se soumettre étroitement au réel et aux impératifs de la vie sociale, qu'ils se présentent sous l'aspect de la rue et de ses disciplines, de l'école avec ses strictes observances, ou encore de l'habitable exigü, sans terrains vagues ni détente, tout concourt à comprimer ses élans et à lui rogner les ailes. Plus tard viendront l'usine, le bureau ou l'université dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont peu propres à exalter les dispositions primesautières de l'esprit et du cœur. Les responsabilités professionnelles ou familiales, ou les deux ensemble, feront le reste. L'âge mûr l'aura atteinte sans qu'elle ait traversé cette phase de véritable adolescence, un peu

rêveuse et chimérique, qui colore l'existence des privilégiés jusqu'à son terme. Impitoyables, nos moralistes dénonceront chez ces faux adolescents le refus de s'engager et l'indifférence pour les affaires de la cité.

Indifférence profonde ou superficielle, définitive ou temporaire, combien il est difficile de se prononcer sans crainte d'erreur ! Ils ont été engagés si tôt dans les circuits de la vie sociale qu'il faudrait tout d'abord leur laisser le temps de résoudre leurs propres problèmes. D'un autre côté leur sérieux, leur passion d'apprendre, l'admirable application que beaucoup d'entre eux vouent à la recherche scientifique, témoignent qu'un jour ils recueilleront notre succession sans légèreté. Peut-être suffirait-il que la chose publique s'enveloppât du halo d'aventure dont s'entoure la science pour électriser leur jeune imagination. Mais est-ce possible et surtout souhaitable ? Les institutions, solidement établies, fonctionnent sans heurts. Le pays offre le maximum de libertés et de possibilités de travail. Politiquement, les jeux sont faits ; du moins leur apparaissent-ils tels. Même l'antagonisme traditionnel des « classes », source de déchirements pathétiques mais aussi d'efforts salutaires et de progrès, s'est effacé au profit de conventions propices au développement harmonieux du pays. Aucune sollicitation ne vient de l'autre côté des frontières et la plainte des affamés retentit trop loin pour qu'on la perçoive distinctement.

Quoi qu'il en soit, le train des affaires publiques est dénué d'attraits pour eux. Pourtant le verdict des sages est clair. Le refus de participer activement à la vie publique traduit un secret aveu d'impuissance devant une réalité chaque jour plus complexe, ou une indifférence coupable en face d'événements au cours mystérieux éveillant un sentiment trompeur de quiétude. Plût au ciel que les jeunes fussent seuls en cause ! Mais cette maladie du civisme est au premier chef une maladie des adultes, contre laquelle ils expérimentent des remèdes sans grand succès, conscients toutefois qu'elle fraye la voie à toutes les formes de servitude

et d'avilissement de la personne. Ne nous le dissimulons pas : faire le procès des jeunes, c'est en l'occurrence faire le nôtre.

D'ailleurs, il n'en est pas autrement dans un domaine voisin. On reproche périodiquement aux jeunes leur défaut de goût pour les services et les charges militaires. Leurs aînés sont-ils donc si prompts à remplir leurs obligations et se passionnent-ils si fort pour les questions militaires ? Non pas, certes, que tout laisse indifférent dans ce coin de pays aux traditions solidement chevillées. Fait paradoxal, il réagit de façon intermittente, par saccades en quelque sorte. Faut-il citer des exemples ? La réforme de l'armée qui fit couler des flots d'encre en Suisse allemande n'en amena qu'un filet en Romandie. Il s'agissait pourtant d'une réfection des structures propre à soulever de l'intérêt. Bien plus, à une philosophie de la défense un peu surannée en succédait une plus audacieuse qui devait permettre d'attendre un nouveau conflit de pied ferme. Il y avait un choix à faire dont les incidences, et non seulement financières, sont loin d'être épuisées. La réforme s'accomplit sans qu'on ait jugé bon, sous nos latitudes, d'y vouer plus qu'un intérêt poli. On mit l'intérêt passionné en réserve pour le débat sur l'armement atomique. Toute la Romandie non catholique prit feu d'un seul coup. Impuissante à modifier le sort du monde, elle entendait au moins lui donner une de ces leçons dont elle ne fut jamais avare.

Beaucoup de jeunes prirent rang à la suite des leaders de l'anti-atomisme. On nous les avait dépeints confits dans l'indifférence politique et la passivité approbative ; ils se révélaient mus par une impulsion soudaine et peu désireux de transiger avec leur conscience. Tenus par leur âge à l'écart d'un réalisme un peu sordide, mais nécessaire, mal instruits des raisons qu'un petit Etat peut avoir d'éviter les attitudes don-quichottesques, leurs protestations auraient dû enorgueillir les aînés au lieu de les consterner. Une cause qu'ils estimaient juste enflammait leur esprit et leur cœur. Il y

avait là un espoir pour l'avenir et matière à réflexion. On en jugea en général autrement.

Si nous voulons éviter que s'élargisse la faille qui les sépare de nous, enlevons désormais nos lunettes déformantes. Ce n'est pas facile, chaque génération étant dépourvue de tendresse pour celle qui suit. Depuis l'Antiquité la littérature fourmille de critiques à l'adresse des cadets. Ces béjaunes ont-ils revêtu la cuirasse, ils sont étourdis ou pleutres. Citoyens, ils dilapident les trésors accumulés par les pères et vilipendent les traditions les plus sacrées. Le parti pris, celui de toutes les époques et sous des formes diverses, est flagrant. En somme, la génération des nantis examine celle qui prendra la relève avec un sens critique singulièrement aiguisé et beaucoup moins de complaisance qu'il ne lui en faut pour justifier son propre comportement. Car enfin, de toutes les misères qu'elle inscrit libéralement au compte des jeunes, combien leur sont spécifiques et combien en ont-ils héritées ou encore assimilées à son contact? En tout cas ils n'ont pas découvert le plat matérialisme qu'Horace, il me semble, reprochait déjà à son siècle et que tant de voix déplorent dans le nôtre. Si brillantes qu'elles aient été, les sociétés ne furent jamais prodiges d'idéalisme et les valeurs spirituelles se réfugièrent toujours dans le sein d'un petit nombre d'élus.

Dès lors, à quoi sert-il de nous leurrer? Ce que nous incriminons chez les jeunes, nous le portons en nous sans nous l'avouer. Nous cachons au tréfonds de l'âme la vision mythique d'une adolescence ivre de générosité et de sublime. En son nom nous désavouons nos successeurs, faisant de la sorte de la fort mauvaise besogne. Posons-nous quelques questions gênantes pendant que nous y sommes. Dans le monde que nous leur avons préparé, peuvent-ils vivre en bohèmes, incertains du lendemain? Dans cette civilisation que nous acceptons, où les biens matériels jouent un rôle prépondérant, doivent-ils faire fi de leur part? Enfin, souhaitons-nous réellement que leurs pensées et leurs actes démen-

tent en tous points les nôtres, nous qui sommes si ingénieux à concilier nos intérêts et nos idéaux?

Accordons-leur sans rechigner le droit d'être jeunes à leur guise, ce droit ne nous ayant pas été contesté et, plutôt que de gémir sur leur sort, consultons notre miroir sans la moindre complaisance.

Lt.colonel EMG A. BACH

La formation des officiers

Il est maintenant de plus en plus question de modifier ce que l'on peut ranger sous le terme général de « formation des officiers ». Celle-ci commence tôt et se poursuit longtemps. C'est un ensemble difficile à modifier sans le disloquer et en rompre l'équilibre. La proposition très en vogue à l'heure actuelle de confier la formation des officiers, du moins en partie, à l'Université pourrait perturber le système traditionnel beaucoup plus qu'on ne le pense à première vue, d'autant plus qu'un tel projet semble découler d'une sorte de mystique.

LA FORMATION A COURT TERME DES OFFICIERS

Pour débattre utilement de cette question, il est nécessaire de rappeler comment est conçue actuellement cette formation ou sur quelle base elle s'est elle-même façonnée depuis Napoléon, qui lui a donné ses assises. Deux facteurs conditionnent cette instruction :

- la formation de l'officier comme chef ayant le sens de l'autorité;
- les connaissances toujours plus nombreuses qu'il doit posséder pour l'utilisation des moyens et des armes qui lui sont confiés.